L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 8 AVRIL 1888.

Une mère.

Ainsi qu'il faisait depuis de longues années, mon ami Jacques Sauval, médecin des hôpitaux, dînait chez moi. Dîner simple, en tête à tête, servi tous les mardis tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, à tour de rôle, institué à seule fin de nous obliger à nous rencontrer hebdomadairement et à ne pas laisser notre ancienne amitié s'évaporer aux mille occupations de la vie absorbante de chaque jour.

Nous nous faisions vis-à-vis, le couvert enlevé en partie, ayant devant nous notre tasse de café et le cigare aux lèvres :

Nous devisions du temps passé.

—Te rappelles-tu un Tel ?

—Et le grand Machin ?

—Et la petite Chose ?

Soudain la bonne entra, et d'une voix émue :

—Monsieur.... là-haut.... au cinquième.... la petite vieille.... vous savez ?

—Non.... Quoi ?

—Oui.... Il y a une vieille femme qui a loué cet été, l'appartement du cinquième.

—Eh bien ?

—Tout à l'heure, j'ai entendu appeler.... Je suis montée.... Elle est au plus mal, à ce qu'il m'a semblé. Alors j'ai pensé, comme M. le docteur était ici....

Jacques était déjà dans l'escalier. Je le suivis machinalement.

—Entrez, messieurs, entrez, dit une femme qui, debout sur le palier, paraissait nous attendre, la garde sans doute.

Une antichambre, une salle à manger et nous pénétrâmes dans la chambre à coucher, une pièce ordinaire, sans caractère particulier, sans style, indiquant une aisance relative, mais sans superflu aucun.

Je me tins sur le seuil. Jacques, lui, se dirigea vers le lit.

—Allons ! du courage, madame.... C'est moi qui suis le médecin.

Il la prit, la retourna, la palpa, l'ausculta et d'un ton qu'il s'efforça de rendre dégagé :

—Ce n'est rien.... Dans quelques jours il n'en sera plus question.

Et en effet, au regard qu'il me lança, je compris que dans quelques jours il ne pourrait plus en être question.

Il traça rapidement une ordonnance, une de ces ordonnances banales, insignifiantes, qu'on prescrit quand il n'y a plus qu'à laisser agir la nature, et nous nous apprêtâmes à partir. Mais la vieille se redressa tant bien que mal sur son séant et d'un ton suppliant :

—Oh ! restez, messieurs, je vous en prie.... restez.... Je vais mourir, je le sens bien.... Personne ne viendra plus me visiter.... et il faut que je parle ! Oui, il le faut ; Vous êtes d'honnêtes gens.... vous ne me trahirez pas.... Mais ce secret m'étouffe. Je ne peux pas le garder plus longtemps !

Etait-ce un commencement de délire ? Avait-elle véritablement quelque secret à nous confier ?

Nous restâmes.

—Oui.... un secret.... à vous deux.... tous seuls....

La garde se retira. Nous prîmes chacun une chaise que nous rapprochâmes du lit.... et nous attendîmes.

Elle se recueillit un instant.... prit sa respiration et commença ;

—Je suis fille de villageois. A vingt-trois ans, j'épousai le jardinier du château de Bellemont qui mourut quatre mois après notre mariage, me laissant enceinte. Le châtelain, M. le marquis de Bellemont et Mme la marquise, lors de ce malheur, se montrèrent excellents pour moi et promirent d'assurer mon avenir ainsi que celui de mon enfant. La marquise, elle aussi, était enceinte à ce moment, et de la même époque que moi. Leur union était, longtemps demeurée stérile et l'espérance d'un enfant qui leur arrivait après quinze ans de mariage vint les combler de joie. La marquise surtout se montrait radieuse et le bonheur qu'elle ressentait de sa maternité future allait jusqu'à l'exaltation.

Nous fûmes délivrées à un jour de distance.

Dieu me donna un fils ; la marquise accoucha d'un enfant mort.

Comment cela se passa-t-il ? Comment fus-je entraînée à faire ce que j'ai fait ?— A quelle ambition ai-je obéi ? Toujours est-il que la marquise crut avoir donné le jour à un poupon rose et bien portant, et que dans tout le pays, sauf le marquis et le docteur, tout le monde le crut comme elle.

Quant à moi, je disparus pendant quelques semaines, et quand je revins au château, je trouvai la marquise étendue sur sa chaise longue, couverte de dentelles, fière et radieuse, qui me présenta son fils, M. de Bellemont.... et permit de l'embrasser....

J'avais été accoutumée de bonne heure aux travaux de couture.—Ainsi que cela avait été convenu avec le marquis, la marquise me prit comme femme de chambre, et depuis lors, installée à ses côtés, je pus jouir tout à mon aise de la vue de mon fils.

Le petit était à moi.... entièrement.... plus encore qu'à la marquise peut-être.... Je le tenais sur mes genoux, je l'habillais.... je l'embrassais.

—Brave fille, disait parfois la marquise en voyant de quels soins j'entourais le chérubin, tu as reporté sur mon fils toute l'affection que tu réservais pour ton enfant. Je suis sûre que tu l'aimes autant que je l'aime.

—Autant, oui, madame la marquise.

Pierre grandit, ayant deux mères pour ainsi dire et partageant son affection entre elles deux, certes sans pouvoir dire au juste celle qui lui en prenait la plus grande part....

Un moment, la marquise avait semblé jalouse de mon influence et avait essayé de me reléguer à mon rang. Heureusement le marquis était là qui prit ma défense.

Pierre grandissait toujours, bien bâti, musclé, fort.... et la marquise était fière de lui et elle me disait parfois, en le voyant courir et s'ébattre sur la pelouse du jardin : "Dieu ne l'a donné plus beau, pour me l'avoir fait attendre, mon fils !

Mon fils ! Moi aussi quand je me trouvais seule avec lui, je le disais ce : mon fils !

—Mon fils, monsieur le marquis !

Ah ! n'était-il pas plus heureux, mon fils, ainsi qu'il était, noble, riche, ayant un bel avenir devant lui, pouvant prétendre à tout, que simple jardinier du château de ses maîtres. Et cet orgueil que j'avais de le voir ainsi, si haut au-dessus de moi, ne valait-il pas le sacrifice que j'avais fait de l'aveu de sa maternité ?

Comme ça pousse vite, les enfants !— Je le vois encore revenir de Paris où il avait été passer son baccalauréat.

—Mon fils, bachelier, messieurs !

La voiture s'était arrêtée au perron. Il descendit vivement. Je me trouvais là.... "Je suis reçu, cria-t-il ", et il me sauta au cou et m'embrassa.

Je tombai sans connaissance.

La marquise me sermonna sur l'exagération de ma joie.

Le marquis, lui, me serra la main et je l'entendis qui murmurait : Pauvre femme !

Pauvre femme !.... Ah ! j'étais bien heureuse tout de même !

Les années passèrent.

Le marquis mourut. Pierre avait vingt ans à ce moment. Il fallait lui faire connaître le monde, et la marquise s'installa à Paris, où je l'accompagnai.

Pierre sortait beaucoup. Joli garçon, riche, titré, il était très recherché naturellement. Le soir, avant de partir au bal, il m'appelait pour passer l'inspection de sa toilette. C'était moi qui lui mettais sa cravate blanche.

—Ma cravate, c'est ta spécialité, disait-il.

Et je lui faisais des recommandations :

—Ne danse pas trop.... ne te fatigue pas.... couvre-toi bien en sortant.

Et il m'écoutait, messieurs.... et le lendemain il me racontait ses impressions. Telle jeune fille lui avait plu, telle autre dansait mal.... Et il me décrivait leurs robes... et il entrait dans des détails.... avec les ruches.... les bouillonnés.... les tuyautés, etc., etc.

Quand la marquise s'en fut aller rejoindre son mari là-haut, Pierre, trop grandement installé, loua un petit hôtel aux Champs-Elysées.

J'eus une émotion terrible. S'il ne voulait plus de moi, près de lui. Il en voulut bien.

—Tu continueras à vivre avec moi, Annette, tu m'as élevé.... tu me tiendras lieu de mère.

Je l'ai pris dans mes bras, je l'ai serré contre moi.... Ah ! ce qu'il s'en est fallu de peu à ce moment que je ne lui criasse :

—Ta mère... mais ta mère, c'est moi !

Nous avons vécu ainsi comme cela tous les deux pendant trois ans.—Il sortait tous les soirs.... mais dans la journée, je le voyais.... et c'était moi qui lui servais son déjeuner. Quel instant délicieux c'était ce déjeuner. Il s'occupait de moi.

—Eh bien ! où en es-tu de ton roman ?

Et il m'obligeait de lui raconter le feuilleton que j'avais lu le matin même.... et il cherchait avec moi.... comment ça pourrait bien finir.—Quelquefois aussi, il me parlait de la pièce qu'il avait été entendre la veille :

—Ça, c'est un spectacle qui t'amusera.... Je te donnerai des billets.

Et il m'en donnait. Même une fois j'ai été voir Sarah Bernhardt.... dans une loge.— Et il me questionnait sur ma santé.— L'année qui a suivi la mort de sa mère, il m'a obligée à aller passer une saison à Cauterets.— Ce qu'il était bon pour moi, messieurs !

Tout de même je pensais :

—Il va falloir le marier un jour.

Si j'avais pu choisir sa femme. Mais voilà.... Je ne pouvais pas. Je ne fréquentais pas les gens de son monde. Je le conseillais là-dessus. Ne t'occupe pas de la fortune, tu es assez riche pour deux.... Prends une jeune fille simple, douce, bonne....

Un matin, comme je faisais le déjeuner, il me dit :

—Tu sais je vais me marier.

Je laissai tomber l'assiette que je tenais en main.

—Vrai ! tu vas te marier ?

—Mais oui.

Alors il me décrivit la jeune fille. Une personne ravissante, très élégante. Il déplia un journal et me montra l'endroit où on parlait d'elle :

" *Très remarquée hier, au bal des affaires étrangères, la délicieuse Mlle de Marjevals.*"

Ça m'ennuyait qu'on parlât ainsi dans les feuilles de cette jeune personne.

—Tu l'aimes donc ?

—J'en suis fou.

Quelques jours après, pour me faire connaître sa fiancée, il imagina le prétexte d'une commission à me donner.

J'arrivai là-bas, émue, comme bien vous pensez, et la première phrase que prononça Mlle de Marjevals fut :

—Je tiendrai compte, croyez-le bien, des excellents renseignements que votre maître m'a donné sur vous.

A dater de ce moment je compris que c'était fini.

Ah ! si j'avais été raisonnable, j'aurais quitté la place. Avec les quelques petites rentes que le marquis m'avait constituées, j'avais de quoi vivre. Je me serais retirée chez moi.... et de temps à autre j'aurais été voir Pierre. Mais, voilà.... je l'aimais trop.... Je n'eus pas le courage de l'abandonner.

Après le mariage, aussitôt revenue du voyage de noces, la nouvelle marquise prit possession de l'hôtel. Elle avait amené avec elle sa femme de chambre, sa cuisinière.... tout son personnel enfin ! De jour en jour, on m'éloigna de Pierre. D'abord, il me fut défendu de servir à table, puis de paraître dans la salle à manger, puis de sortir de ma chambre. Moi, au lieu d'obéir, je luttai.... et je me plaignis à Pierre qui me donna raison. Il y eut une scène entre sa femme et lui, et j'entendis cette phrase prononcée :— Si votre bonne joue le rôle de belle-mère....

Alors je compris que j'étais de trop. Je partis et je m'installai ici.

J'allais voir Pierre tous les huit jours. Mais je sentais qu'il était gêné en me recevant et j'espaçai mes visites. Je n'y allais plus du tout. Pierre, lui montait chez moi de temps, quand il passait par là. Mais ces visites se sont ralenties, et voilà deux mois qu'il n'est pas venu.

Ce n'est pas de sa faute.... Que voulez-vous ! La vie est si absorbante à Paris ! Il mène une existence nouvelle.... Et puis il a sa femme qui remplit maintenant tout son cœur !

Moi.... je n'ai que lui.... Ah ! messieurs.... je vais mourir.... Appelez mon fils que je l'embrasse une dernière fois !....

La pauvre créature semblait exténuée.

Au coup d'œil que me lança Jacques, je compris qu'il fallait se presser.

—Où demeure-t-il ?

—17, avenue des Champs-Elysées, M. le marquis de Bellemont.

Je descendis quatre à quatre.... je sautai dans un fiacre.... et j'arrivai à l'adresse indiquée.

—M. le marquis de Bellemont.

Un domestique en livrée m'introduisit dans le salon.

J'entendais dans la pièce à côté des rires et des éclats de voix. Les verres se choquaient et les bouchons de champagne sautaient.—Un grand dîner sans doute.

Au bout de cinq minutes, une femme très jeune, élégante et fort jolie entra.

—A qui ai-je l'honneur....

—Madame, j'ai pour voisine une personne qui a été la femme de chambre de feu Mme la marquise de Bellemont.

—Oui.... Annette.

—Elle est au plus mal, madame, et.... avant de mourir elle a manifesté le désir suprême d'embrasser son.... le fils de son ancienne maîtresse.

Elle fronça le sourcil, et avec embarras :

—C'est que nous avons du monde justement.... mon mari ira demain.

—Demain ?

—Il ne peut quitter ses invités. C'est impossible.

Insister eût été de mauvais goût. Cependant, tout en prenant congé, je hasardai encore une dernière tentative :

—Permettez-moi, madame, de réclamer votre pardon pour l'heure insolite de ma démarche, et veuillez bien dire à monsieur votre mari que je ne me fusse certes pas présenté chez lui aussi avant dans la soirée si l'état *désespéré* de la malade ne m'avait fait un devoir d'accomplir cette triste mission.

. . . .

Le lendemain, de grand matin, le marquis arriva. Sa femme venait seulement de le prévenir. Mais il était trop tard ; sa mère était morte.

JULIEN BERR DE TURIQUE.
(Dans le *Petit Journal* de Paris.)

LA PRÉFACE D'UN ROMAN.—Le romancier anglais Marion Crawford a fait paraître une nouvelle œuvre : le *Crucifix de Marzio* (Dentu). Voici en quels langage M. Augustin Filon, dans sa préface, présente ce roman au public :

Dans ce roman, l'écrivain aborde de face le grand problème de ce temps, la lutte de l'esprit révolutionnaire et athée contre l'esprit d'autorité et de discipline, qui est aussi l'esprit de dévouement et de sacrifice.

On dira peut-être que l'entreprise n'est pas nouvelle. Je pourrais répliquer qu'un problème qui partage le monde en deux camps, ne peut cesser d'être à l'ordre du jour ; qu'une question est neuve aussi longtemps qu'elle n'est pas résolue, mais j'ai, je crois, une meilleure réponse à faire. Dans tous les romans que j'ai lus sur cette donnée, depuis *Sibylle* et *Mlle de la Quintinie* jusqu'à des œuvres plus récentes, dont les titres sont connus de tous, on disserte, on discute, on plaide pour et contre ; chrétien et philosophe ont tour à tour la parole. M. Marion Crawford nous présente les deux antagonistes comme je crois les voir sur le terrain des faits.

La libre-pensée invective et menace ; la religion ne répond que par des actes : elle se tait et se dévoue. L'une se démontre, l'autre se montre ; ainsi elles conservent l'une et l'autre leur vrai caractère, celui qu'elles garderont jusqu'à la fin des temps. Une grande vérité, qui est en même temps une grande consolation, commence à luire sur notre époque inquiète et attristée c'est que Jésus-Christ, cette fois encore, résoudra la question sociale comme il l'a déjà résolue deux fois depuis qu'il est venu dans le monde. Parmi tant d'autres, ce livre est un des signes qui l'annoncent.

Beaucoup d'hommes, surtout parmi les jeunes gens, sentent cela confusément. Ils ne sont pas venus au monde avec un sarcasme sur les lèvres, comme ceux des générations précédentes. Ils savourent délicieusement la fraîcheur et le recueillement d'une église de village ; ils inclinent instinctivement la tête lorsque les notes pénétrantes de l'*O Salutaris* montent vers la voûte, soutenues par la vibration lente des grandes orgues. S'en tiendront-ils à ce dilettantisme chrétien, à ce vague besoin d'émotion religieuse, qui n'a jamais rien sauvé, ni personne ? Comme sur un navire en détresse, où les passagers sont appelés aux pompes avec l'équipage, toutes les énergies intellectuelles de ce temps sont requises pour aider à la restauration du christianisme. Tout ce qui écrit, tout ce qui pense, se doit à cette œuvre de résurrection et de salut.

Le romancier, demandera-t-on, a-t-il le droit de toucher à ces choses ? Le droit ?.... Il en a le devoir, impératif ; c'est son existence même qu'il défend. Si le Christianisme venait à être vaincu parmi nous, il ensevelirait dans sa défaite ou il emporterait dans son exil l'idéal qui fait vivre la littérature et l'art, dans le sens, du moins où ces deux mots sont compris de M. Marion Crawford et de ses nombreux lecteurs. Qu'on y réfléchisse : l'athéisme n'a jamais produit que des chansons à boire et des dictionnaires. Si, au contraire, la sève chrétienne se répand de nouveau dans toutes les branches de la pensée humaine, depuis son vieux tronc jusqu'à ses rameaux les plus jeunes et les plus frêles, tout revivra, tout reverdira ; car, avec le Christianisme, il n'y a ni vieillesse pour les races ni décadence pour les civilisations.

Entendu, à minuit, dans Broadway, entre policeman et un compatriote dans les vignes qui contait ses peines à un poteau télégraphique qu'il embrassait de ses deux bras :

Le policeman.—Hallo ! old man, go home, go to bed.

Le compatriote.—Ah ben ! si tu crois que je comprends ton charabia, tu peux te fouiller.

Le policeman qui parle français.—Allons, mon bonhomme, va te coucher, ça ira mieux après !

Le compatriote.—Ré, là là ! faut-il que je sois gris tout de même ; v'là que je comprends l'anglais !....

Entre amis :

—Gaston, mon vieil ami, félicite-moi bien fort ; je suis père !....

—Ah bah ! D'un garçon ?

—Non....

—D'une fille, alors ?

—Ah ! gros farceur, on te l'avait dit !

Devant les travaux de construction de la tour de 300 mètres de M. Eiffel :

—Est-ce que les échafaudages vont être élevés à cette hauteur ? demande une dame.

—Oh ! je ne crois pas, répond Guibollard ; il est plus que probable qu'on va établir maintenant les ascenseurs, afin de pouvoir s'en servir pour monter les matériaux !

Les enfants terribles.

Madame voyage avec sa petite fille, âgée de cinq ans. Dans le même wagon monte un joli monsieur, qui éprouve bientôt le besoin de griller une cigarette :

—L'odeur du tabac n'incommode pas madame ? dit-il de son air le plus gracieux.

Alors, Nini :

—Oh ! monsieur, maman fume !

Une horizontale de grande marque était allée consulter un oculiste pour un petit abcès qu'elle avait à la paupière.

—Madame, lui dit l'esculape, il faut absolument que je vous donne un coup de bistouri à l'œil.

La dame, qui avait surtout entendu le dernier mot, se confondit en remerciements.

—Oh ! entendons-nous, reprit vivement le docteur, c'est à l'œil.... et huit cents francs.

Variation sur la même guitare :

Dans un salon où l'on causait frivolités, quelqu'un parlait, à propos de modes, de la prochaine renaissance des culottes courtes et de l'habit à la française.

—Oh ! dit une dame, passe pour l'habit, mais la mode des culottes, c'est plus difficile. Il faudrait commencer par faire revenir la mode des mollets !

En police correctionnelle :

Le président interroge un pickpocket surpris en flagrant délit dans un grand magasin.

—Quelle est votre profession ?

—Mon président, répond le filou avec une aimable conviction, je vis du travail de mes mains.

Confidences.

—Et il vous aimait ?

—Je crois bien ! il me disait même souvent : "Comme le lierre, je meurs où je m'attache."

—Et qu'a-t-il fait ?

—Il s'est pendu !

—Voilà un homme de parole !

LES MANES DU GRAND FRÉDÉRIC ET LE CERCUEIL DE L'EMPEREUR GUILLAUME.—Nous empruntons les anecdotes suivantes au feuilleton du 17 mars de X...., de la *Liberté* :

—"Le plus beau rêve que puisse faire un souverain, disait le grand Frédéric de Prusse, est de rêver qu'il est roi de France."

—"Le plus beau rêve qui se soit réalisé pour moi, a dû dire depuis l'empereur Guillaume, c'est d'avoir vaincu la France et de lui avoir pris deux provinces."

C'est hier que les restes mortels de Guillaume Ier ont pris place non loin des cendres de Frédéric II, dans la sépulture de Charlottenbourg. Les mânes du grand roi ont dû tressaillir, quand le cercueil de celui qui fut l'empereur a pris place dans la nuit où elles sont elles-mêmes, depuis un siècle et un peu plus.

Les mânes de l'ami de M. de Voltaire !

"Un jour, ce roi, homme d'esprit, aperçut de sa fenêtre des gens en grand nombre qui lisaient une affiche.—"Va voir ce que c'est, dit-il à l'un de ses pages." Le page, en revenant, apprit à son maître que le placard portait un écrit satirique dirigé contre la personne du roi.—"Ce placard est trop haut, dit Frédéric, va le détacher, et mets-le plus bas afin qu'ils le lisent mieux."

Va pour l'esprit, le grand Frédéric en avait à revendre. Il avait même un libéralisme d'apparat qui lui seyait au mieux, mais il ne fallait pas gratter longtemps son épiderme pour rencontrer le despote.

De son temps, se trouvait au Théâtre-Royal de Berlin une grande cantatrice, qui partageait son emploi entre les rhumes et les attaques de nerf. Pour un oui, pour un non, elle faisait manquer le spectacle.

Un soir que le grand roi était déjà dans sa loge et qu'il était l'heure de commencer le spectacle, le régisseur vint faire l'annonce suivante :

"Mesdames et messieurs, la direction a la douleur de vous annoncer que notre prima donna est enrouée, et que la représentation annoncée ne peut avoir lieu...."

A ces mots, le grand Frédéric s'adresse à son aide de camp, lui donne un ordre, puis, se penchant vers l'orchestre, il fait signe aux musiciens de rester à leur place....

Que va-t-il se passer ?.... Un quart d'heure s'écoule ; le public est dans une attente cruelle. Tout à coup, le rideau se lève ; le régisseur revient :

"Mesdames et messieurs, dit-il, j'ai la joie de vous annoncer que notre prima donna, subitement remise de son rhume, va avoir l'honneur de paraître devant vous."

Et, en effet, la cantatrice entra. Elle était très pâle, mais jamais elle ne chanta mieux ; le roi l'avait guérie en un instant, et je donne même la recette comme souveraine à ceux de nos directeurs qui seraient en situation de l'appliquer.

La cantatrice, dont le nom m'échappe, était tranquillement au coin du feu, pas plus enrouée que vous et moi, et se réjouissant, sans doute, du mauvais tour qu'elle venait de jouer, quand soudain la porte s'ouvrit avec fracas et un officier, suivi de quatre dragons, se présenta devant elle.

"Mademoiselle, dit-il, le roi, mon maître, me charge de vous demander des nouvelles de votre chère santé.—Je suis très enrouée...." —Sa Majesté le sait, et je suis chargé par elle de vous conduire à l'infirmerie de l'hôpital militaire, où vous serez guérie en peu de jours."

L'actrice pâlit :

"C'est une plaisanterie ! murmura-t-elle.— Un officier du roi ne plaisante jamais." Sur un signe du lieutenant, les quatre dragons s'avancent, saisissent l'artiste, la portent dans une voiture qui attend à la porte ; les soldats montent à cheval, et : "A l'hôpital !" dit l'officier au cocher.

Le carosse roule.

"Attendez, dit la cantatrice, au bout de quelques instants, je crois que je vais mieux....—Le roi ne désire, mademoiselle, que vous vous portiez tout à fait bien, et que vous chantiez votre rôle ce soir même.—Impossible !" murmura la prisonnière.—"Au théâtre !" dit le lieutenant au cocher.

La cantatrice s'habille à la hâte, puis, au moment d'entrer en scène, elle dit à son geôlier :

"Monsieur, puisque le roi l'exige, je vais chanter, Dieu sait comment.—Vous chanterez comme une grande artiste.— Je chanterai comme une artiste enrouée. —Je ne le crois pas.—Et pourquoi ?— Parce que je vais placer un dragon derrière chaque portant, et au moindre couac les soldats vous arrêteront et vous conduiront là bas."

Du rhume il n'en fut plus question : la prima donna avait retrouvé toute sa voix.

Scène naturaliste.

L'instituteur du village interroge le fils d'un ivrogne, qui se fait arrêter au moins six fois par semaine pour délit d'ivresse publique.

—Et toi, Jean, qu'est-ce que tu feras quand tu seras grand ?

—Moi, quand je serai grand, je ramasserai papa.

C...., l'homme le plus débonnaire du monde, a été attelé par M. le maire à une femme d'une exécrable humeur.

L'autre jour encore, à table, devant six personnes, elle lui fait une épouvantable scène.

—Tu es un idiot ! vocifère-t-elle à la fin.

Alors, C...., qui veut montrer du caractère, à cause du monde :

—Un idiot ! Répète-le un peu, pour voir !

—Oui, un idiot, un idiot, un idiot !

—Tu l'as répété, c'est bien, fait alors C.... en se tournant avec fierté vers les convives. J'aime les femmes obéissantes.

Les enfants :

—Monsieur Tomy, je vous y prends encore ! Pendant mon absence vous avez bu un verre de malaga !

—Non, maman, ce n'est pas moi. C'est un biscuit qui l'a tout bu.

—Et ce biscuit, où est-il ?

—Pour le punir, je l'ai mangé !

Un Parisien et un Cettois devisent au café en prenant l'absinthe :

Le Parisien.—Vous avez dû avoir froid cette année !

Le Cettois (philosophiquement).—Té, mon bon ! Nous avons cru longtemps que l'hiver viendrait passer l'été chez nous.

Galanterie exquise :

—Figurez-vous, mon cher, disait Mme X...., à Troipoil, qu'un peintre vient d'offrir à Louise de lui faire son portrait. On ne m'a jamais fait offre si gracieuse.

Troipoil, avec un sourire :

—On n'offre cela qu'aux jolies femmes !

Entre jeunes mariées :

—Tu crois que ton mari ne t'aime plus autant ?

—Hélas !

—La preuve ?

—La preuve ! mais, chère amie, quand il m'embrasse maintenant, ça n'enlève même plus la poudre de riz !

Pensées et maximes.

Ce ne sont pas les hommes qui font bien aller les choses ; c'est Dieu, lequel permet qu'elles aillent quelquefois autrement que nous ne voulons, pour nous faire connaître que nous n'y pouvons rien, ou pour exercer notre patience. Si nous étions bien persuadés que nous ne sommes capables que de tout gâter, nous nous étonnerions de ce qu'elles ne vont pas encore plus mal, et demeurerions en paix dans tous les succès ou événements qui nous paraissent agréables ou contraires, parce que Dieu les ordonne ainsi. Dans les revers, soyons comme des arbres fruitiers ; car d'autant plus qu'un rude et long hiver les resserre et les empêche de pousser, tant plus prennent-ils de profondes racines, et ils portent plus de fruits.

SAINT VINCENT DE PAUL.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre âme. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable ? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes ? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre ? Le tigre déchire sa proie, et dort ; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie ; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est inquiet et mobile ; il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes.

CHATEAUBRIAND.

Le propre de la gloire, c'est d'amasser autour de soi tout ce qu'elle peut. L'homme se trouve trop petit tout seul. Il tâche de s'agrandir et de s'accroître comme il peut. Il pense qu'il s'incorpore tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec les appartements qu'il réchauffe, avec son domaine qu'il étend. Il ne peut augmenter sa taille et sa grandeur naturelle, et y applique ce qu'il peut par le dehors, et s'imagine qu'il devient plus grand, et qu'il se multiplie quand on parle de lui, quand il est dans la bouche de tous les hommes, quand il fait du bruit dans le monde. La vertu toute seule lui paraît trop unie et trop simple. Quelquefois, à la vérité, la gloire se présente comme d'elle-même, et vient, pour ainsi dire, de bonne grâce. Ah ! je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous la méritons d'autant plus que nous l'avons moins recherchée ; mais alors elle n'en est pas moins dangereuse.

BOSSUET.

La raideur n'est que la fausse monnaie de la force.

STAHL.

Dans le monde, l'essentiel n'est pas de connaître les hommes, mais d'être plus habile pour le moment présent, que celui qui est en face de nous. Toutes les foires et les charlatans en fournissent l'exemple.

GŒTHE.

L'ennui est une maladie dont le travail est le remède ; le plaisir n'est qu'un palliatif.

DE LÉVIS.

Vivre avec ses ennemis, comme s'ils devaient être un jour nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvaient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique.

LA BRUYÈRE.

Si nous n'avions pas de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer chez les autres.

LA ROCHEFOUCAULD.

La douleur est fière et rend fier le cœur qu'elle remplit.

SHAKSPEARE.

Il n'y aura bientôt plus que l'opulence et la misère qui puissent vivre dans les grandes cités ; la médiocrité, qui les sépare, en sera bannie par l'impossibilité d'y subsister décemment. Alors se cera le contact immédiat des deux extrêmes de l'état social, et il ne sera pas sans danger.

DE BONALD.

De la force à l'injustice il n'y a qu'un pas.

CONDORCET.

Le luxe, la magnificence, les arts, tout ce qui fait la splendeur d'un Etat, en fait la richesse ; et ceux qu'on traite ce qu'on appelle le luxe, ne sont guère que des pauvres de mauvaise humeur.

VOLTAIRE.

Sans l'imagination, de quoi l'homme jouirait-il, puisque le passé n'est plus, que le présent coule incessamment du passé et que l'avenir n'est point encore ? Du passé, du présent et de l'avenir, cette triste bienfaisante réalité mensongère sur laquelle repose et se berce la frêle humanité.

MASSIAS.

L'ingratitude est le crime des sociétés comme des individus.

SÉNÈQUE.

Prenez bien soin de pratiquer l'humble douceur que vous devez à tout le monde, car c'est la vertu des vertus.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

La plus insupportable engeance de voleurs, ce sont les sots ; ils nous volent à la fois notre temps et notre bonne humeur.

GŒTHE.

Si on me demandait comment je comprends, à mon usage, le bonheur céleste, je répondrais : Le ciel, c'est aimer en paix.

MME SWETCHINE.

L'autre soir, à Paris, par un de ces temps affreux d'hiver, la bise était dure, il tombait une neige fondante et glaciale, et de petits mendiants loqueteux, le nez humide, traînaient sur le boulevard.

Passe un majestueux bourgeois ; un des gamins aussitôt le suit, trottinant et geignant :

—Monsieur ! S'il vous plaît. La charité. Ma mère a cinq enfants.

Alors, le passant, qui était un moraliste, s'arrête et donne au moutard une pièce de deux sous avec cette leçon :

—C'est très vilain de mentir, et cela ne sert de rien. Maintenant que tu as ton argent, reconnais que tu as voulu me tromper.

—Oui, monsieur, répondit l'enfant grelottant, nous sommes neuf à la maison, mais maman me défend de le dire aux passants, parce qu'ils ne veulent pas le croire.

Très fort le petit !

X.... est horriblement chauve ; de plus il a la manie de saluer.

Quelqu'un disait de lui :

—Il a le genou poli.

Médaille d'OR Paris 1878 — Récompense de 16,600 fr. à Laroche Pour Travaux scientifiques — Médaille d'OR Vienne 1873

QUINA LAROCHE
ELIXIR VINEUX

Le Quina-Laroche n'est point une préparation banale ou vulgaire ; mais le résultat d'études et de travaux qui ont mérité à leur auteur les plus belles récompenses.

D'un goût très agréable, le Quina-Laroche contient la totalité des principes des meilleurs quinquinas. Il relève les forces, combat les **Affections d'Estomac**, *les* **Dyspepsies, Anémie, Chlorose, Maladies de Langueur, Fièvres** *persistantes : Il aide les* **Croissances** *difficiles, suites de* **Couches**, *etc.*

PARIS, 22 & 19, rue Drouot.
NEW-YORK, E. FOUGERA ET CIE.

Maladies des Enfants
SIROP DE RAIFORT IODÉ
De GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris
Ce Sirop, dont l'efficacité constante a provoqué l'admission au Codex de 1884, publié par le gouvernement français, jouit d'une faveur spéciale auprès du corps médical du monde entier. Il remplace avec grand succès l'huile de foie de morue, grâce à une heureuse addition d'iode qui s'y trouve intimement combinée avec le suc des plantes antiscorbutiques : **cresson, raifort, cochlearia**, qui contiennent naturellement de petites quantités d'iode et de soufre. Il convient aux **enfants pâles chétifs, privés d'appétit**, sujets aux **gourmes, aux abcès**, à l'**engorgement des glandes du cou**, au **goître** qu'il fait fondre rapidement. Essentiellement dépuratif, il n'a pas la causticité de l'iodure de potassium et de l'iodure de fer et s'emploie pour fortifier les **tempéraments faibles**, combattre la **toux, la phtisie**, guérir les **affections de la peau** et toutes les maladies dues à un **vice du sang**.
Dépôt à Paris, 8, Rue Vivienne
ET DANS LES PRINCIPALES PHARMACIES

SANTAL DE MIDY
Pharm. de 1re Classe, à Paris
Ces Capsules guérissent en 48 heures les écoulements les plus anciens et suppriment l'emploi du **Copahu**, du **Cubèbe et des Injections**.
Dépôt à Paris, 8, rue Vivienne

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux îlets de la rue du Canal. 2me district.
1er nov 87—mar jeu dim—1an

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
LA PLUS GRANDE COMPAGNIE DU MONDE CONTRE L'INCENDIE.
Plus de $40,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte, aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091.
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS.
[illegible]ECKNER, Chairman ; RODOLPH WOESTE, A. DELVAILLE, JNO. W. LABOUISSE.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire.
12 nov. '87—1an

BABY CARRIAGES,
54 and 56 Baronne,
R. P. RANDALL.

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.
—CHEZ—
FRANTZ & OPITZ,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
Les plus jolis MONOGRAMMES gravé aux prix les plus réduits tous genres faits sur commande.

Voilà une femme raisonnable !
Pourquoi est-elle raisonnable ?
Parce qu'elle conduit son mari à la maison qui vend à meilleur marché dans le Sud.
W. G. TEBAULT,
MEUBLES,
37, 39 ET 41 RUE ROYALE.
30 déc—1 An Dim Mer Ven

CHEMINS DE FER.

Queen and Crescent Route
New Orleans & Northeastern Railroad.
Les "fast limited trains", de cette ligne font un trajet rapide de plusieurs heures de moins que toute autre ligne allant à Cincinnati et autres villes de l'Est.
Deux trains solides tous les jours— Nouvelle-Orléans à Cincinnati, Lexington Chattanooga et Birmingham.
Comparez notre tableau avec celui des autres lignes.

	No 2, Limited	No 6, fast line
Dép. Nle Orléans	5 00 p.m.	9 00 p.m.
Arr. Meridian	10 20 p.m.	4 00 a.m.
Arr. St. Louis		7 20 a.m.
Arr. Tuscaloosa	1 10 a.m.	9 10 a.m.
Arr. Birmingham	3 20 a.m.	11 25 a.m.
Arr. Attalla	5 25 a.m.	1 55 p.m.
Arr. Chattanooga	8 30 a.m.	6 20 p.m.
Arr. Junction City	2 50 p.m.	2 23 a.m.
Arr. Lexington	4 15 p.m.	3 43 a.m.
Arr. Cincinnati	6 40 p.m.	6 40 a.m.

Nouvelle-Orléans à Cincinnati 23 1/2 heures.
Nouvelle-Orléans A Washington New York Boston Baltimore, Philadelphie et autres [illegible]
Bureau pour les billets—34 rue St Charles. [illegible] M. KNIGHT, Agent de Billets. R. H. GARRATT, Div. Pass. Agent, Nlle Orléans.
1er mars—6 mois

LOUISVILLE, NEW ORLEANS AND TEXAS RAILWAY.
MISSISSIPPI VALLEY ROUTE.
[illegible]
Les trains Nos 1 et 2 font un service quotidien entre la Nouvelle-Orléans et Memphis [illegible]
Tous les trains s'arrêtent à Kenner.
[illegible] BRADLEY, Agent Général.
E. W. HOWE, G P A [illegible]
[illegible] Agent Commercial.

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans, du Texas et de la Californie.
Southern Pacific Co. Atlantic System via Morgan's La & Tex R R & S S Co.
Départ de la N Orléans: Pacific Express daily 7 15 am; San Antonio Ex, daily 7 20 pm.
Arrivée à la N Orléans: Atlantic Express daily 8 10 pm; New Orleans Ex daily 8 05 am.
[illegible]
A. C. HUTCHINSON, Gen'l Manager
J. G. SCHRIEVER, Traffic Manager
W. C. WATSON, Gen'l Pass Agt.
17 mai—1an

MANDEVILLE, COVINGTON ET LES SOURCES D'ABITA.
Le Steamer New Camelia.
A partir du 15 octobre 1887, quittera Milneburg à l'arrivée du train du chemin de fer Pontchartrain du dépôt [illegible] Champs Elysées comme suit :
Les MARDIS à l'arrivée du train de midi.
Les JEUDIS à l'arrivée du train de midi.
Les SAMEDIS à l'arrivée du train de 3 P. M.
DE RETOUR.
Le bateau quittera Madisonville les lundis à 6 A. M.
[illegible] Landing les mercredis à 7 A. M.
[illegible] Landing les vendredis à 7 A. M.
Les eaux et le temps le permettant, le bateau partira.
Prix....$1 00
Excursion tous les dimanches, train de 8 heures A. M.
Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à l'extrémité de la rue Girod.
W. G. COYLE, Agent,
18 oct— No. 47 rue Carondelet.

Somnambule.
LE PROFESSEUR LENORMAND, de retour de Paris, peut être consulté à la Nouvelle-Orléans comme somnambule, spiritualiste en maladies et en affaires. Il vous dira la place où vous serez le plus chanceux ; il guérit les maladies inconnues ou abandonnées par les docteurs ; par sympathie, il peut vous débarrasser des travers de famille. Il importe les meilleures médecines françaises.
Bureau, 210 rue Bourgogne, entre Dumaine et St-Philippe, de 10 heures du matin à 6 heures du soir. 20jan—1an

LIGNE CROMWELL.
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.
Partant Mercredi 11 avril, à 8 A. M. [illegible] se compose des steamers suivants
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer NEW ORLEANS, Capt. Halsey
[illegible] de son quai au pied de la rue Toulouse
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. C.
Passage—Cabine....$40
Entrepont....20
[illegible] pour Liverpool, Brême et le Hâvre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO.,
[illegible] Rue Carondelet No 41

LE FRANCO-LOUISIANAIS,
JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE SAMEDI.
Spécialement dévoué aux intérêts des populations françaises de la Louisiane et du Sud Ouest des Etats-Unis.
Abonnement : $2 50 par an.
Propriétaire-Editeur : LE CLUB DE LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE.
Bureau : 102 rue de Chartres, Nouvelle-Orléans, Lne. 10nov—

Crescent Insurance Company,
67 et 69, rue du Camp,
NOUVELLE-ORLEANS.
Organisée comme compagnie mutuelle en 1849 —Réorganisée comme compagnie d'actionnaires en 1880.
CAPITAL EN ARGENT...$400,000
A payé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849.
Polices d'assurances annuelles et à échéance fixes de gré à gré, émises contre des risques d'incendie.
W. R. LYMAN....Président
J. H. OGLESBY....Vice-Président
CHAS. E. RICE....Secrétaire
Directeurs :
Joseph Bowling, Geo. W. Sentell, P. Marinoni, J. J. Reiss, Lucien Delery, R. F. W. Bachman, Joseph Kohn, James T. Rodd, Chas M. Whitney, J. H. Oglesby, W. R. Lyman, Charles H. Dolson, S. C. Coulon, Charles Newman, M. Gillis, Chas. A. Rice, D. R. Calder.
Voir nos agents dans la Louisiane, Texas, le Mississippi et l'Arkansas.
10 jul 87—1an

PROMULGATION

—DES—

Amendements proposés à la Constitution de l'Etat de la Louisiane, adoptés par l'Assemblée Générale en 1884 et 1886.

ETAT DE LA LOUISIANE,
Bureau du Secrétaire d'Etat.

CONFORMÉMENT aux dispositions de la Constitution, publication est ici faite et donnée aux électeurs qualifiés de l'Etat de la Louisiane des amendements proposés à la Constitution de l'Etat et qui ont été votés par les deux tiers de tous les membres élus à chaque chambre de l'Assemblée Générale de cet Etat, à une session régulière, tenue en la ville de Baton-Rouge, dans les années 1884 et 1886, la Constitution exigeant que la dite publication soit faite pour l'information des électeurs qualifiés de l'Etat pendant les trois mois précédant immédiatement l'élection générale des représentants.

Les amendements ci-dessus [illegible] la loi No 43 et la résolution conjointe No 172 de la session régulière de 1884, et dans les résolutions conjointes Nos 28, 75, [illegible] de la session régulière de 1886, [illegible]

Lot No. 43 de la Session régulière de 1884.
Amendement No. 1.
RELATIF A L'UNIVERSITE TULANE.
[illegible]

Résolution conjointe No. 172 de la session régulière de 1884.
Amendement No. 2.
[illegible]

Résolution conjointe No 28 de la session régulière de 1886.
Amendement No 3.
[illegible]

Résolution conjointe No. 75 de la session régulière de 1886.
Amendement No 4.
Article 180.— [illegible]

Résolution conjointe No [illegible] de la session régulière de 1886.
Amendement No 5.
[illegible]

Résolution conjointe No [illegible] de la session régulière de 1886.
Amendement No 6.
Article 207.— [illegible]

En foi de quoi j'ai apposé ma signature et y ai attaché le sceau de l'Etat de la Louisiane, en la ville de Baton Rouge, ce [illegible] jour de janvier A. D. 1888.

OSCAR ARROYO,
Secrétaire d'Etat.
19jan—3m

Bureaux des percepteurs de taxes d'Etat, paroisse d'Orléans.
Nouvelle-Orléans, 18 octobre 1887.
Avis aux acheteurs de propriété sous l'Acte No 82 de 1884 et aux personnes dont les propriétés ont été vendues à l'Etat pour taxes non payées de 1880 et des années subséquentes.
[illegible]
JAMES D. HOUSTON, Percepteur de taxe d'Etat, District supérieur, No 77 rue Carondelet.
CHAS. CAVANAC, Percepteur de taxes d'Etat, District inférieur, No 20 [illegible]
18oct—

Portraits au Crayon
J. EMILE RIVOIRE, Artiste,
40 rue Toulouse.
11nov—

Prof. CYRILLE C. THEARD
No 39 1/2 Union, 3e District.
Leçons chez lui de 9 heures à 10 heures du matin et de 6 heures à 9 heures P. M.
Le Français, Anglais, Volapuk, Tenue de livres, etc.
14oct—

FEUILLETON.

No 12. Commencé le 28 mars.

LA

Belle Ténébreuse.

Par Jules Mary.

PREMIÈRE PARTIE.

UN MARIAGE ETRANGE.

V.

Nous reprenons notre récit aux jours qui ont suivi la disparition de Marceline.

Le juge d'instruction M. Chazelet et M. Jabeille, le commissaire de police, venaient de trouver Beaufort, évanoui devant les mille objets qui lui rappelaient sa femme, dans la chambre même de la première nuit de son mariage.

Les deux magistrats avaient opéré une perquisition dans le château, prenant connaissance de tous les papiers qui leur tombaient sous la main, et Beaufort leur demandait :

—Qu'avez-vous découvert ?

M. Chazelet avait répondu d'une voix ferme :

—Rien !

Il mentait. Dans un des meubles de l'appartement particulier de Montescourt, ils avaient trouvé deux lettres, récemment écrites, datées de Grindelwald et signées de Marceline.

L'une de ces lettres, on la connaît, c'est celle où la jeune fille annonce brièvement à son père l'amour de Beaufort,—l'amour malgré tout et quand même....

L'autre, plus longue, remplissant des pages, est celle dans laquelle Marceline fait à Montescourt l'histoire de ses relations avec son fiancé, n'oubliant aucuns détails, depuis le jour de la première rencontre jusqu'au jour de la lettre confiée à Glou-Glou.

Cette lettre, sans révéler aucun nom, apprend au magistrat que Marceline ne comptait plus trouver de mari, qu'une faute grave entachait sa vie de jeune fille et qu'elle était mère.

Or, il était évident pour M. Chazelet que Beaufort ignorait cette faute. Là, justement, était le mystère de la disparition de Marceline. Là, surtout, était une contradiction où se perdait l'esprit du juge : Marceline affirmait à son père que Beaufort était au courant du passé. Beaufort, ignorant tout, victime de sa confiance et de son amour, elle avait donc menti ! Dès lors, pourquoi sa fuite ?

Mais c'était là un drame domestique, douloureux et sans remède, qu'il n'appartenait point au juge d'approfondir. Là n'était pas son devoir. Déjà même il en savait trop. Le hasard de la perquisition l'avait placé dans une situation délicate.

Cacherait-il à Beaufort ce qu'il avait découvert ?

Oui Dieu ! lui dirait-il : "Vous avez épousé une fille flétrie, déshonorée. Vous avez été le jouet d'une comédie infâme.... On s'est moqué de votre noble confiance,.... on a sali votre amour,.... on a souillé votre honnêteté !"

Non, cela n'était pas possible. Son devoir de magistrat ne lui imposait pas cette terrible révélation, et son cœur d'homme, tout empli de pitié pour cet autre cœur d'homme, y répugnait.

Et voilà pourquoi il avait répondu : "Rien !" A la demande désespérée de Beaufort.

Ne valait-il pas mieux la laisser douter ? Suprême doute, suprême espoir !

Il prit congé de Beaufort dans la journée même. Le jeune homme, en lui serrant la main, était si accablé, il présentait si clairement tous les signes de la fatigue morale, de l'abandon de soi-même, du découragement complet que le magistrat eut peur que pour échapper à ces tortures il ne recourût au suicide.

Et en le quittant il voulut le réconforter d'un mot :

—Malgré les apparences, dit-il, je ne sais pourquoi tout me dit que votre femme est vivante.... Espérez, monsieur, espérez !

Beaufort leva les yeux vers le ciel. Il n'avait plus la foi.

. . . .

Qu'était devenue Marceline ?

Suivons-la, le lendemain de son mariage, quand elle vient de quitter son mari, dans un accès de folie, en reconnaissant, après la rencontre de Dagnerre, que Beaufort ne se doute pas du secret mortel de sa vie de jeune fille.

Comprend-on l'effroyable angoisse de cette pauvre femme ?

Dans la lettre confiée à Glou-Glou, elle avait tout dit et elle avait le droit de croire que, désormais, elle vivrait tranquille puisque Pierre acceptait le fait accompli.

Et la lettre ne lui est point parvenue, et, cruelle ironie, Beaufort ne sait même pas ce que cela veut dire.

Alors la folie frappe à son cerveau.

Le drame qui va se jouer, si elle reste, lui apparaît dans toute son abominable horreur.

Beaufort la pressera de questions.

Elle avouera. Il le faudra bien.

Et le jeune homme apprendra que cette jeune fille qu'il avait crue chaste et pure, avait indignement abusé de sa confiance, de sa naïveté.

Il apprendra le déshonneur, la honte, le crime.

Et cela, trop tard pour y remédier !... Trop tard pour la chasser, puisqu'elle est sa femme, puisqu'elle a le droit de porter son nom !....

Ce n'est pas sa faute, cependant, puisqu'elle s'est montrée honnête dans sa franchise, puisqu'elle a voulu que la situation fût nette aux yeux de Beaufort ....puisque, par son aveu, elle méritait sinon son pardon, sinon l'oubli, du moins sa pitié, du moins son estime....

Ce n'est point sa faute, non, mais elle aurait beau le lui crier, il ne voudrait point la croire.

Et voilà pourquoi, à demi folle, elle s'est enfuie, pour échapper à ses questions, à ses regards, à sa colère, à sa douleur, pour échapper, ah ! surtout, à ses dégoûts !

Elle rentra dans sa chambre et se roula sur le tapis, dans une crise nerveuse effrayante.

Puis elle pense que son mari peut venir.... qu'elle n'est pas assez loin.... Elle se relève, jette un regard désolé autour d'elle.... Elle ne reverra plus rien de tout ce qui est là.... Dans un vase de Venise, sont encore des fleurs desséchées : les edelweiss. Elle n'a pas voulu s'en séparer. Elle les gardera ainsi toujours sous les yeux.... Elle les prend, les cache dans son corsage.... C'est le seul gage d'amour qu'elle emporte.... Le seul souvenir de son bonheur évanoui.... et elle descend.... elle traverse la cour.... La vieille Anne-Marie est occupée autre part.... Il n'y a que cette domestique à Beauvant.... Marceline n'est pas aperçue....

Dans le grand bois sombre des vieux sapins, déjà elle est plus en sûreté.... mais elle fuit, elle fuit toujours....

Son imagination est tellement surexcitée qu'il lui semble, à certains moments, entendre des cris lointains.

—Marceline ! Marceline !

—C'est mon mari, dit-elle.... Il va me poursuivre !

Et elle court plus fort.

Certainement elle est folle. Son visage est décomposé, sa respiration est bruyante. Déjà ses pieds sont meurtris par les racines ; sa robe est déchirée par les ronces ; ses mains sont égratignées par les épines.

Elle n'y prend pas garde.

Ce qu'elle veut, c'est mettre le plus d'espace possible entre elle et Beauvant, afin de ne point voir Beaufort.

Voilà ce qu'elle veut. C'est instinctif chez elle. Pour le moment, il lui serait impossible de réfléchir et de penser à autre chose.

C'est avec bonheur qu'elle voit la nuit tomber, les ténèbres envahir la forêt, l'environner de leurs voiles comme pour la protéger contre tous les regards.

Elle quitte les sapins, cette fois, car elle peut s'aventurer dans la lande, sûre, à cette heure-là de n'y rencontrer personne. Les bergers ont rentré leurs troupeaux. La lune se lève. Maintenant la nuit est claire, mais Marceline est si loin déjà de Beauvant qu'elle ne craint plus.

Elle s'arrête. Elle ne sent plus ses jambes. Elle s'affaisse lourdement dans les bruyères. Elle a perdu ses chaussures. Elle ne pleure pas, mais ses yeux sont enflammés de fièvre.

Elle serre les poings et menace le ciel où brillent dans un bleu inaltéré les étoiles d'or.

Elle a des pensées de révolte. C'est trop aussi, elle n'a pas mérité d'être aussi malheureuse.

—Pourquoi ? pourquoi ? dit-elle en grinçant les dents, devenue mauvaise, les yeux fixes.... Suis-je éternellement condamnée à la honte ! moi qui croyais avoir retrouvé de l'honneur !

Couchée dans les hautes bruyères, au bord d'un fossé, les mains entre les genoux, elle secoue la tête par petits mouvements saccadés. Tant de sinistres pensées se heurtent en son cerveau que cela lui fait mal.

L'énorme fatigue de cette course a eu raison de son corps, mais non de son âme.

—Que faire ? se dit-elle. Que devenir ? Je suis à jamais perdue. Me voilà seule ! Seule au monde.... Car je ne reparaîtrai pas devant mon mari. J'aimerais mieux la mort la plus douloureuse....

Et elle frissonne, à la pensée même qu'elle pourrait se retrouver devant Beaufort.

—Je ne suis pas assez loin, dit-elle, s'il me cherche cette nuit, il pourra me retrouver !

Elle se lève, croyant qu'elle pourra marcher encore, mais elle retombe, ses jambes se refusent à la porter. Elle se laisse aller de son long, dans les bruyères et les ajoncs qui font saigner sa peau délicate. Elle se sent prise d'engourdissement.

Il est minuit. C'est l'heure où Beaufort, affolé, penché à l'une des fenêtres du château, crie de toutes ses forces.

—Marceline ! Marceline !

C'est l'heure où il croit entendre l'orgue de Jan-Jot, l'ancien soldat, jouant, très loin, au fond de la nuit !

Jette tes filets en silence
Pêcheur, parle bas ;

Et, chose bizarre, dans le sommeil de mort qui l'envahit malgré elle, Marceline l'entend aussi, cet air-là, très loin d'abord, puis plus près d'elle, se rapprochant, se rapprochant toujours.

Et il lui semble venir de tout près, tout près, quand elle s'endort....

Sur la lande un homme apparaît tout à coup, surgissant comme un fantôme ; la lune l'éclaire étrangement et il a l'air plus grand que nature. Sa démarche n'est point assurée, il zigzague, il semble gris et il faut qu'il le soit pour jouer de l'orgue, ainsi qu'il le fait, à la lune, à la nuit, aux étoiles. Et il joue avec entrain, avec énergie, avec fureur.

Tout à coup il s'arrête. Il vient de trébucher. Il a failli tomber. Il regarde en avant, sous ses pieds.

—Tiens ! dit-il, une femme...... Il y a eu un accident.

Il se penche très près, et considère le visage de Marceline.

Pendant quelques minutes il reste ainsi penché, réfléchissant. Evidemment il fait des efforts pour sortir de son ivresse. Une lumière luit peu à peu, grandit dans son cerveau.

Il se relève. Il se débarrasse de son orgue qui roule dans la bruyère du fossé.

—C'est curieux, dit-il, c'est curieux .... on dirait.... Voyons, je me trompe.... je suis trop gris, c'est sûr....

Et il regarde plus attentivement. Il se dégrise. Le sang froid lui revient. Il a maintenant toute son intelligence.

—Tonnerre de sort, dit-il, je ne me trompe pas.... c'est Mlle Marceline de Montescourt....

Il passe la main sur son front. Il se met à rire.

—En voilà une bêtise, Mlle Marceline, ici, à cette heure ?.... en pleine lande déserte !.... couchée, morte ou endormie !.... Elle qui s'est mariée pas plus tard qu'hier !.... Il faut que j'aie la berlue pour penser cette chose là....

Et après un examen nouveau, plus long :

—C'est pourtant bien elle.... En voilà une aventure !

Il la secoue. Il l'appelle. Il lui frappe dans les mains. Elle se réveille, de ce sommeil engourdi qui était presque un évanouissement.

Elle s'appuie sur les mains, à demi soulevée, et regarde avec surprise le joueur d'orgue, puis autour d'elle, ne se rappelant pas où elle est, ni pourquoi elle est couchée en plein air, sous les étoiles.

Alors, pour qu'elle ne s'effraye pas, il se hâte de lui dire :

—C'est moi, mam'selle Marceline. Vous ne me reconnaissez pas.... Je suis Jan-Jot.... Vous savez bien ?.... Glou-Glou ?

Elle se dresse avec un cri de colère.... Elle lui saute à la gorge.... Elle l'étrangle...... Il râle...... il étouffe..... il lui faut toute sa vigueur d'homme pour se débarrasser de cette étreinte.

—Mais, mam'selle......, vous vous trompez.... je suis Glou-Glou.... Elle est folle.... elle veut m'étrangler...... Glou-Glou, vous savez bien, l'ancien dragon du régiment de votre père !......

—Malheureux ! malheureux ! c'est à vous que je dois d'être ce que je suis !.... Ingrat.... sans cœur et sans probité !

—Moi, pas de cœur, pas de probité ! Voyons mam'selle Marceline, revenez à vous...... C'est de la fièvre ou de la folie ! Si vous êtes fatiguée, vous vous appuierez sur mon épaule...... si vous êtes égarée, je vous remettrai dans le chemin...... Il y a une ferme, le Boulay, pas trop loin d'ici..... Voulez-vous que j'aille réveiller le fermier ?.... Il me prêtera une voiture....

Marceline est un peu plus calme. Plus calme, non peut-être. Du moins, elle se possède davantage.

—Jan-Jot, dit-elle, répondez franchement à ce je vais vous demander....

—Je blague, souvent, sauf votre respect, mam'selle, mais je ne mens jamais, dit Glou-Glou avec fierté.

—Tant mieux. Il faut que je sache la vérité. A Grindelwald, rappelez-vous, un jour, je vous confiai une lettre, en vous priant d'aller la porter, hôtel de Genève, à M. Pierre Beaufort.

Glou-Glou baisse la tête et ne dit mot.

—Il faut répondre, il faut répondre, fait Marceline en lui secouant le bras de toutes ses forces. Vous avez porté cette lettre, n'est-ce pas !

Glou-Glou, intimidé, garde toujours le silence.

Et elle, égarée, dans un accès de rage :

—Tu veux donc que je t'arrache les paroles de la gorge !.... Tu veux donc que je t'étrangle, misérable....

—Oh ! mam'selle Marceline, dans quel état vous êtes ! Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?.... Oui, je vais tout vous dire.... oui, je suis tout ce que vous avez dit.... Je n'ai ni cœur, ni probité, ni reconnaissance pour les bontés que vous et votre pauvre défunt père vous avez toujours eues pour moi.... Oui, je ne suis qu'un misérable.... Ecoutez, ce n'est vraiment pas ma faute.... c'est la boisson, oui, c'est la boisson.... Et Dieu sait si je bois pourtant.... Il m'en faut épais comme le doigt.... et ça tourne, ça tourne, comme si la terre était sur un pivot.... Une lettre, oui, je me rappelle très bien, parbleu, si vous croyez que je l'oublierai jamais ! J'ai même dit en la prenant : "Je connais où c'est, l'hôtel de Genève.... Il faut une demi-heure." Et voilà, je pars pour vous obéir. En route, je rencontre des camarades, des Suisses, de bons gars, mais pochards. On boit et je roule sous la table. Je suis sûr qu'ils l'ont fait exprès parce que ça les amusait ! En me dégrisant, je me suis souvenu de la lettre, oh bien, c'est triste, je l'avais perdue. Je l'ai cherchée. Inutile. Je n'ai pas osé vous avouer la chose parce que je craignais d'être grondé par vous, et je suis parti, le jour même, comme si j'avais fait un mauvais coup. Voilà l'histoire, mam'selle Marceline. Mais dites-moi que ce n'est pas cela qui vous rend malheureuse, autrement je me jette dans le premier étang que je rencontre.

Elle poussa un profond soupir. Elle ne lui fit aucun reproche. A quoi bon ? Mais puisque le hasard avait voulu qu'elle le rencontrât, puisqu'elle avait été surprise dans la lande, elle était obligée de le prendre pour confident.

—Jan-Jot, dit-elle, sur la vie de votre mère que vous aimez, jurez-moi que vous ne direz à personne—à personne !— que vous m'avez vue.... comment vous m'avez vue......et ce que je suis devenue......

—Je le jure, dit-il, impressionné par sa gravité et son émotion.

—J'ai quitté Beauvant tout à l'heure .... j'ai quitté à jamais mon mari qui me cherche et se désespère...... je ne reverrai ni Beauvant, ni mon mari...... Je disparaîtrai...... Il faut que l'on me croie morte..... Vous entendez, Jan-Jot ?

—Qu'est-ce que vous dites donc là, mam'selle Marceline ?

—Ce qui est. Je veux être morte. Ce malheur est votre faute, Jan-Jot. Je ne vous garde point de haine. Dieu, sans doute, avait ainsi arrêté ma vie.

—Ce n'est pas possible que ce soit ma faute...... mam'selle Marceline !...... moi qui vous aime tant...... qui me ferais couper en morceaux, pour vous....

—C'est la vérité, Jean-Jot.—Ne l'oubliez pas !....

—Ah ! tonnerre de sort, tonnerre de sort ! dit-il, fou de douleur.

—Conduisez-moi chez votre mère. Elle aussi me gardera le secret, j'en suis certaine, sans me demander d'explications. Là, je resterai cachée quelques jours, puis je quitterai le pays....

—Mais votre mari, mam'selle Marceline, votre mari qui vous aime.... Car peut-on ne pas vous aimer ?.... Songez-vous à ce qu'il va devenir ?.... Ça peut le tuer ou le frapper de folie.

Elle joignit les mains en un geste égaré.

Elle pensait :

—N'est-ce pas toujours la mort ou la folie, qu'elles viennent de ma disparition, ou qu'elles viennent de la vérité connue !

Et tout haut :

—Consentez-vous à ce que je me réfugie chez votre mère ?

—Si j'y consens ? Eh ! dès tout de suite, vous ?....

—Tout de suite, dès lors.... les nuits sont courtes, en avril.... Dans quelques minutes, l'aube sera visible et le jour poindra.

(A continuer.)